

Métiers et classes fonctionnelles chez divers peuples indo-européens

Georges Dumézil

Citer ce document / Cite this document :

Dumézil Georges. Métiers et classes fonctionnelles chez divers peuples indo-européens. In: Annales. Économies, Sociétés, Civilisations. 13^e année, N. 4, 1958. pp. 716-724.

doi : 10.3406/ahess.1958.2779

http://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1958_num_13_4_2779

Document généré le 15/10/2015

MÉTIERS ET CLASSES FONCTIONNELLES CHEZ DIVERS PEUPLES INDO-EUROPÉENS

IL SERAIT VAIN de prétendre déterminer comment s'articulaient, avant leurs dispersions successives ou simultanées, les sociétés de l'ensemble indo-européen : la comparaison peut reconstituer le type, non le détail concret d'une organisation préhistorique. Mais les concordances, aujourd'hui très nombreuses, relevées entre les conceptions des peuples issus de ce démembrement, telles que les reflètent des documents de natures très différentes, permettent d'affirmer que les Indo-Européens se représentaient la « bonne organisation » des groupes humains, ainsi d'ailleurs que celle de l'univers et de bien d'autres structures réelles ou conceptuelles, comme fondée sur l'agencement harmonieux de trois fonctions : souveraineté religieuse, force physique, prospérité économique ¹. Le système bien connu des trois *varna* ârya de l'Inde classique — *brâhmana*, *kshatriya*, *vaiçya* — n'a fait qu'accentuer et durcir, en matière sociale, cette distinction. Il est certain aussi que cette conception était bien tripartite, non quadripartite. Quand, dans la pratique sociale, une quatrième classe apparaît, il s'agit toujours d'un allongement de la série ancienne : si l'Inde classique, et déjà un hymne du X^e livre du *Rg Veda*, ne déclarent pas trois *varna*, mais quatre, c'est parce que, aux trois classes ârya, seules préfigurées dans le reste du vieil hymnaire, ont été joints les *çûdra* non ârya bétail humain sans autre droit ni loi que de servir. Le gros des témoignages avestiques (tous sauf un) ne connaissent de même que trois *pishtira* — prêtres, guerriers, agriculteurs-éleveurs — alors que la littérature postérieure y joindra régulièrement un quatrième, dont nous allons reparler : les artisans. Il en est ainsi partout. Là même où la structure sociale a été entièrement renouvelée et ne présente plus de classes fonctionnelles, comme dans la Rome républicaine, il subsiste pourtant, dans d'autres catégories de la tradition, des structures qui supposent un ancien mode de pensée triparti, trifonctionnel. Un bon exemple est fourni par un « fabliau augural » qui ne peut guère être antérieur à la fin de la seconde guerre punique et que L. Gerschel a fort bien analysé ² : à la tête d'homme trouvée sur

1. L'état actuel de la question est donné dans mon livre *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, coll. *Latomus*, vol. XXXI, 1958.

2. « Structures augurales et tripartition fonctionnelle dans la pensée de l'ancienne Rome », *Journal de Psychologie*, 1952, « I : Carthage, Rome et les trois têtes », p. 48-58.

la colline de Jupiter et qui assurait à Rome l'empire, ont été opposés les présages des têtes de cheval et de bœuf — et de nul autre animal, — attribuées symétriquement à la fondation de Carthage, et qui ne garantissaient à cette ville ennemie que la gloire militaire et la richesse. Autrement dit, il est assuré que l'héritage indo-européen, exploité diversement de l'Inde à l'Irlande et de la Scandinavie à la Méditerranée, ne comportait pas de quatrième classe homogène aux trois que nous avons d'abord définies.



En particulier, les arts et métiers ne donnaient pas lieu à un tel élargissement. Certes, la comparaison de nombreux mots, s'il en était besoin, prouverait que les Indo-Européens avaient déjà atteint, dans plusieurs industries, une science technique avancée. Mais nous ne savons quelle était, dans leurs diverses provinces, la place, non seulement réelle, mais idéale, des techniciens. La considération de quelques mythologies donne à penser qu'ils étaient « en marge », souvent peut-être, comme il arrive ailleurs, étrangers : c'est-à-dire à la fois tolérés ou souhaités, et craints : un dieu comme le védique *Tvashtṛ*, forgeron et charpentier, quelque peu démoniaque, prolonge sans doute cette vieille conception, et le remarquable accord des trois ouvriers *Rbhū* du *Rg Veda* et des trois « Elfes noirs » (les noms semblent être apparentés), ou encore des trois nains scandinaves qui forgent les uns et les autres pour les trois grands dieux fonctionnels des bijoux non moins fonctionnels, souligne peut-être l'hétérogénéité de leur fonction : ni les uns ni les autres n'appartiennent aux espèces divines principales dans lesquelles les sociétés ârya ou germaniques se reconnaissent.

Dans les pages qui suivent, je ne veux que jalonner un vaste problème, non pas de *realia* sociaux, mais d'idéologie : quels types de structures ont inventés les sociétés issues de l'ensemble indo-européen quand, sédentarisées, et leurs techniciens prenant plus d'importance, il est devenu impossible de ne pas « situer » la technique par rapport aux trois grandes fonctions ? A ma connaissance, quatre réponses ont été trouvées à ce besoin.

1. *Les artisans ont été joints en position inférieure mais homogène, comme quatrième classe sociale, aux trois classes traditionnelles.*

C'est, nous l'avons dit tout à l'heure, l'état de choses dans l'ensemble de la tradition zoroastrienne, en dehors des plus vieux textes avestiques ¹ :

1. « La préhistoire indo-iraniennne des castes », *Journ. Asiat.*, CCXVI, 1930, p. 110-111 ; — E. BENVENISTE, « Les classes sociales dans la tradition avestique », *ibid.*, CCXXI, 1932, p. 114, 131 ; — *Jupiter Mars Quirinus*, 1941, p. 45-49.

aux *áthravan* ou prêtres, aux *ratháé.shtar*¹ ou guerriers, aux *vastryó.fshuyant* ou agriculteurs-éleveurs, ont été subordonnés les *húiti* ou, pour parler pehlevi, aux *asrón*, *arteshar*, *vastryósh* (noms simplement transcrits des noms avestiques) ont été subordonnés (et désignés d'un nom authentiquement pehlevi) les « industriels », *hu-tukhsh*, qui, dit Firdousi, « s'emploient à tous les métiers » et qu'une rivâyat parsie² montre « travaillant joyeusement comme tisseurs, orfèvres, tailleurs, forgerons, moissonneurs et fabricants d'arcs ».

Bien qu'on ne soit pas d'accord sur la répartition des noms, en partie obscurs, des quatre *phylai*, entre les quatre *bioi*, il est cependant certain que ces « tribus » primitives des Ioniens étaient, au moins théoriquement, définies par une fonction, un « mode de vie », et, à en juger par la mythologie attique correspondante, il est plus que probable que la dernière, hiérarchiquement, était bien considérée comme artisanne (*dêmiourgoi*)³.

2. *Les groupes d'artisans ont été considérés comme formés du croisement ou du mélange des trois classes traditionnelles ou des principales d'entre elles.*

L'Inde brahmanique présente la forme la plus développée de cette conception. Là, les classes sociales — les trois classes traditionnelles, celles des « deux fois nés », des *dvija*, augmentées des *çúdra* — sont devenues des divisions rigides, strictement endogames. Les théoriciens ont donc été conduits à réfléchir sur les effets des intermariages qui rejettent les enfants qu'ils produisent en dehors de la classe de leur père, sans les installer pour autant dans celle de leur mère, et ils ont ainsi expliqué, avec une casuistique fort détaillée, les diverses vocations artisanales.

Qu'on se reporte à *Manu*, X, 46-50⁴ :

1. Proprement, « ceux qui se tiennent dans le char de guerre ». A propos de ce nom, a-t-on signalé que, dans le *Mahábhárata*, I, 5773-5774, c'est également comme « hommes de char » que sont désignés les membres du second *varna* : *bráhmañh*, *rathinah*, *vaiçyaçúdráh* ?

2. Citée par A. CHRISTENSEN, *Le premier homme et le premier roi dans l'histoire légendaire des Iraniens*, II, 1954, p. 67-68.

3. C'est, à l'ordre près (qui n'est certainement pas l'ordre hiérarchique), l'énoncé de Strabon, VIII, 7, 1 : les quatre *bioi* définissant les quatre *phylai* sont : les agriculteurs, les artisans, les sacrificateurs, les « gardiens ». Diodore de Sicile, I, 28, 5, réduit à trois le nombre des « parties », sans doute pour accentuer une analogie égyptienne, mais le résultat est le même : la première contient les Eupatrides, définis comme des sacrificateurs ; la seconde contient des hommes qui sont à la fois agriculteurs et combattants ; la troisième et dernière, les artisans. Plutarque, *Solon*, 23, 8, guidé par un jeu de mots étymologique (*geleontas* - *geórgous*) élimine les sacrificateurs et distingue une classe guerrière, une d'artisans, une d'agriculteurs, une d'éleveurs. Pour le *Timée*, 24 A, v. ci-dessous, p. 721. Je me propose de reprendre l'examen détaillé de ces faits en discutant l'argumentation et les conclusions négatives de M. P. NILSSON, « The Ionian Phylae », Appendix I de *Cults, Myths, Oracles and Politics in Ancient Greece* (= *Skrifter utg. av Svenska Institutet i Athen*, I), 1951, p. 143-149. Sur les conceptions et appréciations diverses de la fonction « travail » chez Hésiode, chez Eschyle, chez Platon, et sur leurs fondements sociaux, v. l'important article de J.-P. VERNANT, « Prométhée et la fonction technique », *Journal de Psychologie*, 1952, p. 419-429.

4. Trad. de A. Loiseleur Delongchamps, 1833. B, K, V, Ç = *bráhmaña*, *kshatriya*, *vaiçya*, *çúdra* ; B + K = nés du croisement d'un *bráhmaña* et d'une *kshatriyá*.

46. Les fils des *dvija*, nés du mélange des classes dans l'ordre direct et ceux qui sont nés dans l'ordre inverse, ne doivent subsister qu'en exerçant les professions méprisées des *dvija*.

47. Les *Sûta* (B + K) doivent dresser les chevaux et conduire les chars ; les *Ambashtha* (B + V), pratiquer la médecine ; les *Vaideha* (V + B), garder les femmes ; les *Mâgadha* (V + K), voyager pour faire le commerce.

48. Les *Nishâda* (B + Ç), s'occuper à prendre du poisson ; les *Ayogava* (Ç + V), exercer le métier de charpentier ; les *Meda* (*Vaideha* + *Nishâdi*), les *Andhra* (*Vaideha* + *Kârâvarâ* [= *Nishâda* + *Vaidehî*]), les *Cuncu* (B + *Vaidehî*) et les *Madgu* (B + *Ugrâ* [= K + Ç]), faire la guerre aux animaux des forêts.

49. Les *Kshattr* (Ç + K), les *Ugra* (K + Ç) et les *Pukkasa* (*Nishâda* + Ç), tuer ou prendre des animaux qui vivent dans des trous ; les *Dhigvana* (B + *Ayogavâ*), préparer les cuirs ; les *Vena* (*Vaideha* + *Ambashthî*), jouer les instruments de musique.

50. Que ces hommes établissent leur séjour au pied des grands arbres consacrés, près des endroits où l'on brûle les morts, des montagnes et des bois, qu'ils soient connus de tout le monde et vivent de leurs travaux.

Ainsi, de nombreuses « professions », parmi lesquelles d'aussi importantes et certainement anciennes que celles des médecins, des charpentiers, des corroyeurs, des musiciens passent pour être issues du « mélange des classes ».

Cette conception indienne éclaire une étrange tradition romaine dont le caractère pseudo-historique, dont l'in vraisemblance ont été souvent dénoncés, mais dont on n'a pas su rendre compte. J'ai montré dans plusieurs travaux que les trois tribus primitives de Rome, que la littérature annalistique et ce qui dépend d'elle a surtout interprétées « ethniquement », avaient aussi, et jusque dans la conscience des écrivains du siècle d'Auguste, des valeurs fonctionnelles : les *Ramnes*, ou compagnons latins de Romulus et de Remus, étant associés à l'idée de direction politique et aux cultes ; les *Luceres*, ou compagnons étrusques de « Lucumon », étant sentis comme les spécialistes de la guerre ; les *Tities*, ou Sabins de Titus Tatius, étant les riches, et spécialement les riches pasteurs¹. J'ai souligné aussi que les écrivains du siècle d'Auguste (peut-être « avec Mécène » et « après Mécène ») se sont partagés entre deux variantes de la tradition², les uns, comme Properce, faisant aux Etrusques leur part et distribuant les trois fonctions entre les trois composantes ethniques appelées à devenir les trois tribus, les autres, comme Tite-Live et Ovide, éliminant les Etrusques, laissant les Latins et les Sabins, Romulus et Tatius, en tête à tête (quitte à ne plus justifier les *Luceres*), réunissant sur Romulus et ses Latins les deux premières fonctions, *deos* et *virtutem*, comme dit Tite Live, par opposition aux *opes* des Sabins. Or Plutarque, qui suit la va-

1. En dernier lieu, *L'idéologie tripartite...*, chap. 1, § 8.

2. *Naissance de Rome*, 1914, p. 100-106 ; « Jupiter Mars Quirinus et les trois fonctions chez les poètes latins du I^{er} siècle avant J.-C. », *Rev. Et. Latines*, XXIX, 1951, p. 318-329.

riante à deux races, a donné en outre dans la *Vie de Numa*, 17, 1-4, une explication de l'origine des groupements de métiers qu'il n'a sûrement pas inventée ¹ :

De toutes ses institutions sociales, la plus admirée est la division du peuple selon les métiers. La ville semblait, je l'ai dit, composée de deux nations qui ne voulaient en aucune manière s'unifier ni laisser effacer la différence qui les séparait et produisait entre les deux des heurts et des querelles interminables. Or, Numa, considérant que, lorsque des corps sont durs et difficiles, par nature, à mélanger, on les brise et on les divise en morceaux pour les amalgamer et qu'ainsi réduits en petits éléments ils s'accordent mieux entre eux, résolut de faire de même, de pratiquer de nombreuses coupures dans la masse du peuple et, mettant entre les groupes des différences nouvelles, de faire ainsi disparaître cette première et grande différence, en l'éparpillant entre les plus petites. Il répartit donc le peuple dans les divers métiers de flûtistes, orfèvres, charpentiers, teinturiers, cordonniers, corroyeurs, forgerons et potiers. Quant aux autres métiers, il les réunit tous en un seul bloc et forma de tous une corporation unique. Puis il institua des réunions et des assemblées, ainsi que des cérémonies religieuses propres à chaque groupe. C'est ainsi qu'il commença à faire disparaître de la ville cet esprit de parti qui faisait penser et dire que les uns étaient Sabins, les autres Romains, que ceux-ci étaient sujets de Tadius, ceux-là de Romulus, et cette nouvelle division aboutit à un harmonieux mélange de tous avec tous.

On a eu beau jeu de souligner que, avec ou sans Numa, les choses n'ont pu se passer ainsi, et qu'il y a beaucoup d'anachronismes dans cette revue des *collegia opificum*. Mais, si elle déçoit l'historien, elle ne surprend pas le comparatiste : comme dans l'Inde postvédique, c'est du mélange des composantes de la société (sans doute elles-mêmes fictives), à la fois désignées comme ethniques et (non dans ce texte de Plutarque, mais dans l'ensemble de la tradition) comme fonctionnelles, que sont sortis les métiers, notamment les joueurs de flûte, les charpentiers, les tanneurs. Le mélange romain n'est pas présenté, à la différence de l'indien, comme un mal : au contraire, dans cette *ciuitas* qui a très tôt oublié ses tribus primitives, c'est une habile mesure politique. Mais le moyen et le résultat de l'opération sont les mêmes.

3. *Les artisans ont été incorporés, comme subdivision, à la troisième des classes traditionnelles.*

Cette solution ressort, en pays scandinave, d'un détail de la *Rígsthula*, du poème qui décrit la formation des classes sociales à partir des « engendremens » successifs opérés par le dieu Heimdallr. Après *Thræll*, c'est-à-dire « Esclave », dont la descendance sera couverte de noms uniformément méprisants, et avant *Jarl*, le noble militaire, dont un fils sera le roi magicien, Heimdallr engendre *Karl*, c'est-à-dire le paysan libre, dont les

1. Trad. de R. Flacelière (1957).

activités, résumées un peu plus loin par l'expression « exploiter la ferme », sont clairement décrites (str. 22) :

Il se mit à grandir et à prendre des forces,
 Il se mit à dompter les bœufs, à fabriquer la charrue,
 à charpenter des maisons, à monter des granges,
 à fabriquer des chariots, à conduire la charrue à roues.

Cette strophe associe, dans le même type d'homme, comme le faisait la pratique sociale du haut moyen âge scandinave, le travail du charpentier et du charron à celui de l'éleveur et du laboureur, et, s'agissant des granges, emploie le verbe *smîdha* qui, comme le substantif *smîdhr*, a en vieux scandinave une valeur bien plus large que *schmieden* (*Schmied* en allemand) : comme le *takshan* védique, le *smîdhr* est à la fois le forgeron et le charpentier et très généralement l'artisan. Or, dans la nombreuse descendance de Karl, un fils au nom symbolique de *Smîdhr* figure en bonne place (str. 24, v. 2), entre d'autres dont les noms sont plus exactement « ruraux », tels que *Hölth*, *Bôn*, *Bue*, *Bodde*, c'est-à-dire « *Erbbauer* », et trois variétés de « *Bauer* ».

Dans l'Iran, quand les rois Sassanides, artificiellement, ranimèrent l'antique division sociale, le développement de la bureaucratie impériale eut une conséquence analogue : sous les prêtres et les guerriers, une classe spéciale fut affectée aux scribes, en sorte que les agriculteurs et les artisans furent réunis dans une seule classe, la quatrième ¹.

Un schéma analogue fournit au *Timée*, 24 A, une interprétation originale, mais non moins artificielle, des divisions athéniennes primitives ² : une classe, bien distincte, de prêtres ; puis, sur le même plan, des groupes d'artisans, de pasteurs, de chasseurs et d'agriculteurs ; une dernière, contenant à part la gent guerrière.

Un cas extrême est peut-être fourni par la substitution de la triade capitoline, « Jupiter, Juno, Minerua », à la triade originelle, « Jupiter, Mars, Quirinus » ³ : à en juger par les principaux offices de son flamine (aux *Robigalia*, aux *Consualia*) et par le seul rite connu de sa fête (les *Quirinalia* sont le dernier jour des *Fornacalia*), Quirinus s'intéressait aux céréales, aux grains ; Minerua, qui prend sa place comme Juno, déesse des *iuniores*, prend la place de Mars, est la patronne, plus urbaine, des métiers, de ceux qu'Ovide, par exemple, énumère à l'occasion de sa fête de mars

1. E. BENVENISTE, *art. cit.*, p. 131.

2. Cf. ci-dessus, p. 718, n. 7.

3. En dépit de l'opinion courante, il ne me paraît pas probable que cette triade soit d'origine étrusque : cf. « Remarques sur les trois premières *regiones caeli* de Martianus Capella », Coll. *Latomus*, XXIII [= *Homm. à Max Niedermann*], 1956, p. 103, n. 4 : en étrusque, les noms des deux déesses jointes ici à Jupiter, *Uni* et *Menrua*, sont sûrement empruntés à des Italiques indo-européens : *Juno*, *Minerua* ; pour *Minerua*, cf. la glose de Festus, p. 223, Lindsay, Teubner, 1913 = p. 312 Lindsay, *Gloss. Lat.*, IV, 1930 (*promeneruat, item pro monet*), qui garantit l'étymologie indo-européenne, par la racine *men-* ; A. MEILLET, *De indo-europaea radice men-, mente agitare*, 1897, p. 48, n'en a pas tenu compte.

— filateurs-teinturiers, cordonniers, médecins, maîtres d'école, émailleurs, tailleurs de pierre, poètes — pour conclure : *mille dea est operum* ¹.

4. Une conception élargie de la fonction artisanale transfigure et parfois disloque le système des trois classes traditionnelles.

C'est en pays celtique que s'est produite cette évolution. Là, les métiers sont dans un honneur que traduit la mythologie : le dieu le plus important dans le culte des Gaulois, dit César ², est « Mercurius », *hunc omnium inuentorem artium ferunt*, — et son correspondant irlandais, Lug, reçoit en effet usuellement l'épithète *ildánach, samildánach* « (sym-)poly-technicien » ³. La place de Lug-Mercurius dans la structure théologique n'est pas aisée à déterminer, mais il ne semble prolonger aucune figure divine indo-européenne : en lui éclate l'originalité des Celtes, comme aussi dans le fait si caractéristique que, dans l'abâtardissement gallo-romain de la vieille religion, les plus grands dieux se transforment sans peine et ne survivent que transformés en dieux de métiers et de corps de métiers. Mais Lug n'est pas seul. Dans la brève liste de dieux que donne César, cinq noms en tout, trois — à côté du souverain « Jupiter » et du « Mars » guerrier — sont engagés dans des métiers : outre « Mercurius », ce sont le médecin « Apollo » et « Minerua », laquelle transmet *operum et artificiorum initia*. L'absence de tout patron de l'élevage et de l'agriculture est d'autant plus remarquable qu'elle caractérise aussi la liste des cinq dieux qui, selon la mythologie héroïsée, forment l'état-major des Tuatha Dé Danann, c'est-à-dire des anciens dieux, dans leur lutte pour la conquête de l'Irlande : autour de Lug Samildánach, la variété de druide qu'est Dagda et le champion Ogma ne sont associés qu'au forgeron Goibniu et au médecin Diancecht. Ce n'est que dans la forme galloise de cette équipe qu'un Amaethon — le laboureur par excellence — apparaît, jumelé à Govannon, le Forgeron ⁴.

Dans l'image que la société s'est faite d'elle-même, cette importance qualitative et quantitative reconnue à l'artisan a eu des conséquences et des expressions diverses. Tantôt il s'est rattaché ou associé étroitement, dans la vieille classification plus ou moins maintenue, à la première fonction, à celle des magiciens et des savants. Tantôt l'idée de « métier » s'est généralisée et a développé un cadre nouveau où même les spécifi-

1. *Fastes*, III, 810-834.

2. *De bello Gallico*, VI, 17, 1.

3. Jusque dans le folklore moderne : W. J. GRUFFYTH, *Math vab Mathonwy*, 1928, p. 76, n. 1.

4. J'ai commenté parallèlement la liste gauloise et les listes des Celtes insulaires dans *Mythes et dieux des Germains*, 1939, p. 9, et dans *Naissance de Rome*, 1944, p. 22-28 (introduisant, p. 28-33, une critique de P. LAMBRECHT, *Contribution à l'étude des divinités celtiques*, 1942). Cf. maintenant P.-M. DUVAL, *Les dieux de la Gaule*, 1957, p. 19-21, 81-83, 94.

cations de druide et de guerrier, jadis si distinguées, ne sont plus que des métiers parmi les autres, comme les autres.

La première conception soutient les nombreux textes où « druidisme » et « arts et métiers » sont rapprochés sur un même niveau. Tel le petit poème où Duaid mac Firbis, au xvii^e siècle ¹, a résumé une tradition plus ancienne et bien intéressante, qui, comme l'a fait de son côté l'annalistique romaine, prétend distribuer les « fonctions » entre les grandes composantes légendaires — les Fir Bolg, les Fir Domnann et les Gaileon démoniaques, puis les Tuatha Dé Danann divins, puis les humains « Fils de Mil » — qui ont successivement contribué à former la société irlandaise actuelle : tous ceux qui sont braves et hardis dans les combats descendent des Fils de Mil ; descendent des Tuatha Dé Danann, conjointement, les éleveurs de bétail, les artistes, et ceux qui pratiquent toute magie secrète ; quant aux tribus démoniaques, en sont sortis les malfaiteurs, les voleurs, les menteurs, etc. On constate ici une promotion de l'art (et aussi de la vie pastorale) au niveau de la magie ; seule l'activité guerrière, et naturellement les conduites méprisables, restent distinctes. Telles encore deux strophes d'un poème inséré dans une des refontes du *Livre des Conquêtes* ² : au cours d'une migration une partie de la troupe de Golamh se met à apprendre *dana*, les arts et métiers ; or la suite analyse cette notion en trois spécialités de dignités apparemment égales, *saoirsi*, *draoidecht*, *brethemnus*, c'est-à-dire « craftsmanship, druidry, jurisprudence », auxquelles vient s'adjoindre, au profit de trois rois, *foghlam ngaiscodih is troide*, « learning of valour and prowess ».

La seconde conception se manifeste dans le récit épique sur la bataille de Moytura : avant l'engagement, chaque personnage de l'armée de Lug (et c'est la société en résumé) définit sa spécialité et promet de la mettre au service de la cause commune : ceux qui prennent ainsi la parole sont, dans l'ordre de leurs « entrées » (. 96-120), qui n'est certainement pas un ordre hiérarchique : le forgeron, le médecin, l'ouvrier en bronze, le charpentier, le champion de combat, les sorciers, les échansons, les druides, l'incantateur, les sorcières, et pour finir le complexe Dagda, à la fois sorcier lui-même et manieur de la grosse massue ³. La vieille structure est ici comme dissoute, émiettée entre les catégories nombreuses et unificatrices de la « technique ».

Ces réponses multiples montrent l'importance du problème posé aux

1. E. O'CURRY, *Lectures on the Manuscript Materials of Ancient Irish History*, 1861, p. 580, str. 2-4 ; signalée dans H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, 1884, p. 129, n. 1.

2. *Leabhar Gabhála, the Recension of Micheál O Cléirigh* (éd. R. A. ST. MACALISTER et J. MAC NEILL), 1916, p. 238.

3. WH. STOKES, « The second Battle of Moytura », *Rev. Celt.*, XII, 1891, p. 88-92 ; — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *L'épopée celtique en Irlande*, 1892, p. 428-432 ; — G. DOTTIN, *L'épopée irlandaise*, 1926, p. 41-43.

vieux théoriciens par la pression croissante que le fait technique a exercée sur des formes d'organisation et de pensée qui ne le comportaient pas ¹. La dernière est franchement révolutionnaire : au pays où devait naître plus tard la franc-maçonnerie dite écossaise ², la réflexion sur la dignité et la puissance des métiers avait déjà, une première fois, renouvelé le modèle idéal que les sociétés se proposaient.

GEORGES DUMÉZIL.

1. Sur des survivances ou réanimations du système des « trois états » fondamentaux dans le moyen âge occidental — et jusqu'aux États Généraux de 1789 ! — cf. les faits relevés par J. GRIMM, *Deutsche Rechtsaltertümer*, 4^e éd. (A. Heusler et R. Hübner), 1899, p. 311, n^o 1 (« orantes, pugnatores, agricolae », « oratores, agricultores, pugnatores », « chevaliers, clercs, vilains »), et la brève et suggestive note de E. BENVENISTE à la fin de son article « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques », *R.H.R.*, CXXIX, 1945, p. 16, n. 1. On verra là que le problème qui vient d'être esquissé a reçu parfois des solutions manichéennes ; ainsi, dans un sermon anglais du xiv^e siècle, on lit : « Dieu a fait les clercs, les chevaliers et les laboureurs, mais le Démon a fait les bourgeois et les usuriers ». E. Benveniste commente justement : « Avec le développement des villes, des métiers et du commerce prend fin l'ordre ancien où le prédicateur voit l'ordre naturel ».

2. Dans le récit de la seconde bataille de Moytura (voir ci-dessus, p. 723, n. 3), § 75-77 : « Lug eut un entretien avec ses deux frères, c'est-à-dire avec Dagda et Ogma, à Grellach Dollaid, le lendemain matin ; furent convoqués avec eux ses frères Goibniu [le Forgeron] et Dian Cecht [le Médecin]. Pendant une année pleine ils délibérèrent secrètement, *immon run-sin*, et c'est pour cela que Grellach Dollaid a été surnommé *Amrhun Fer nDea*, Mystère des Hommes de la Déesse. Une convocation à leur réunion fut ensuite adressée aux druides d'Irlande, à leurs médecins, à leurs cochers, à leurs forgerons, à leurs fermiers et à leurs juges ; [Lug et ses frères] s'entretenirent avec eux en secret, *a ndiclet...* » C'est une véritable tenue de Loge des « ouvriers », sous la direction des cinq (trois + deux) Officiers.